

Science des 4-12.57

V. 4 Décembre 1957

Arrivé à la partie pathétique de son ouvrage sur le mot d'esprit, la deuxième partie, Freud se pose la question de l'origine du plaisir, du plaisir que procure le mot d'esprit.

Bien entendu il est de plus en plus nécessaire - je le rappelle à ceux d'entre vous qui s'en croiraient dispensés - que vous ayez au moins fait une lecture du texte du mot d'esprit. C'est la seule façon que vous ayez de connaître cet ouvrage, en dehors du cas, qui ne serait pas de votre gré je crois, que je vous lise ce texte moi-même ici. Je vais en extraire des morceaux, mais cela fait sensiblement baisser le niveau de l'attention. C'est le seul moyen de vous rendre compte que les formules que je vous apporte, ou que j'essaie de vous apporter, suivent fréquemment à la ligne. Je veux dire au plus près, les questions que se pose Freud.

Les questions que se pose Freud, il se les pose par une démarche souvent sinieuse, il se réfère à des thèmes diversement reçus, psychologiques et autres, ceux auxquels il se réfère implicitement par la façon dont il se sert des thèmes reçus, sont aussi importants, plus importants encore que ceux qui lui servent de référence. Ceux qui lui servent de référence sont ceux qu'il a en ^{commun} avec ses lecteurs. La façon dont il s'en sert fait apparaître - il faut vraiment n'avoir pas ouvert le texte pour ne pas s'en rendre compte, une dimension qui n'a jamais été jusqu'à lui-même suggérée.

Cette dimension est précisément celle du rôle du signifiant.

Je voudrais aller droit au sujet de ce qui nous occupe aujourd'hui, à savoir quelle est, comme demande Freud, la source du plaisir.

Quelle est la source du plaisir, nous dit-il ? Elle est essentiellement ce que, dans un langage trop répandu de nos jours, et dont se serviraient certains quand ils désiraient..... La source du plaisir du mot d'esprit est à chercher essentiellement dans son côté formel. Ce n'est heureusement pas comme cela que Freud s'exprime, il s'exprime d'une façon encore beaucoup plus précise : la source du plaisir dans le mot d'esprit, va-t-il jusqu'à dire, c'est simplement la plaisanterie. C'est cela la véritable source

propre.

Néanmoins bien entendu, le plaisir que nous prenons au cours de l'exercice du mot d'esprit, est centré ailleurs. Ne nous apercevons-nous pas de la direction de cette source, et tout au long de son analyse, de cette sorte d'ambiguïté qui est inhérente à l'exercice même du mot d'esprit, qui fait que nous ne nous apercevons pas d'où nous vient le plaisir, et il faut tout l'effort de son analyse pour nous l'avoir montré ? C'est un élément, une démarche absolument essentielle.

Conformément à un système de référence qui va apparaître de plus en plus marqué jusqu'à la fin de l'ouvrage, cette source primitive de plaisir, il l'a rapportée à une période logique de l'activité infantile, à savoir que c'est quelque chose qui se rapporte à ce premier jeu avec les mots, qui en somme nous reporte directement à l'acquisition du langage en tant que pur signifiant, car c'est à proprement parler au jeu verbal, à l'exercice que nous dirions presque purement, pour ne pas dire émetteur, purement émetteur de la forme verbale qu'il va rapporter, primitif et essentiel, à plaisir.

Est-ce donc purement et simplement d'une sorte de retour à un exercice du signifiant comme tel, à une période d'avant le contrôle, que la critique, que la raison va obliger progressivement par le fait de l'éducation de tous les apprentissages de la réalité, va forcer le sujet à apporter ce

121

contrôle et cette critique à cet usage du signifiant ? Est-ce donc dans cette différence que va consister le principal ressort de l'exercice du plaisir dans le mot d'esprit ?

Assurément la chose paraît très simple, si c'est à tout ceci que se résumait ce que nous apporte Freud, Bien entendu ceci est loin d'être ce à quoi il se limite : il nous dit que là est la source du plaisir, mais il nous montre aussi dans quelle voie ce plaisir est utilisé. Ce plaisir sert en quelque sorte à une opération qui se réfère de la libération de ces voies anciennes en tant qu'elles sont encore là en puissance virtuelle, existant, soutenant en quelque sorte encore quelque chose. Et par le fait de passer par ces voies, leur donnait un privilège par rapport à celles qui ont été amenées au premier plan du contrôle de la pensée du sujet par son progrès vers l'état adulte.

Faire retrouver ce privilège à ces voies, c'est quelque chose qui nous fait rentrer d'emblée, et c'est en ceci qu'intervient toute l'analyse antérieure qu'il a faite du ressort et du mécanisme du mot d'esprit, dans des voies structurantes qui sont celles mêmes de l'inconscient.

En d'autres termes, les deux faces du mot d'esprit - c'est lui-même qui s'exprime ainsi - sont d'une part cette face d'exercice du signifiant avec cette liberté qui porte au maximum toute sa possibilité d'ambiguïté fondamentale,

④ face l'exercice du S.F.

V

- 5 -

et même pour tout dire, son caractère primitif par rapport au sens, l'essentiel polyvalence qu'il a par rapport au sens, la fonction créatrice qu'il a par rapport au sens, l'accent d'arbitraire qu'il apporte dans le sens. C'est l'une des faces.

⑤ Rapport avec l'Id

L'autre, c'est le fait que cet exercice par lui-même nous introduit, nous dirige, évoque tout ce qui est de l'ordre de l'inconscient ; et ceci est suffisamment indiqué au regard de Freud par le fait que les structures que révèle le mot d'esprit, la façon dont fonctionne sa constitution, sa cristallisation, ne sont autres que les mêmes qu'il a découvertes lui-même dans ses premières appréhensions de l'inconscient, à savoir au niveau du rêve, au niveau des actes manqués, au succès, comme vous voudrez l'entendre, au niveau des symptômes mêmes.

C'est à ceci que nous avons essayé de donner une formule plus serrée, plus précise, quand sous la forme, sous la rubrique de métaphore et de métonymie, nous retrouvons dans leurs formes les plus générales, dans les formes qu'ils ont équivalentes pour tout exercice du langage, et aussi pour ce que nous en retrouverons de structurant dans l'inconscient ; ces formes sont les formes les plus générales dans lesquelles donc la condensation, le déplacement, les autres mécanismes que Freud met en valeur dans les structures de l'inconscient, ne sont en quelque sorte que des ap-

MB

plications.

Cette commune mesure de l'inconscient avec ce que nous lui conférons, non pas simplement par les voies des habitudes mentales, mais parce qu'il y a effectivement de l'ynamique dans le rapport avec le désir, cette commune mesure de l'inconscient et de la structure de la parole en tant qu'elle est commandée par les lois du signifiant, c'est ceci que nous essayons d'approcher de plus en plus près, d'exemplarifier, de rendre exemplaire par notre recours à l'ouvrage de Freud sur le mot d'esprit. C'est ce que nous allons essayer de regarder de plus près aujourd'hui.

Si nous mettons l'accent sur ce qu'on pourrait appeler l'autonomie des lois du signifiant, si nous disons par rapport au mécanisme de la création du sens qu'elles sont premières, ceci ne nous dispense pas bien entendu de nous poser la question de comment nous devons concevoir, non seulement l'apparition du sens, mais pour parodier une formule qui a été assez maladroitement produite dans l'école logico-positiviste, nous dirions le sens du sens ; non pas que ceci ait un sens. Mais que voulons-nous dire quand il s'agit de sens ? Et aussi bien Freud, dans ce chapitre sur le mécanisme du plaisir, l'évoque, s'y réfère sans cesse, et n'est pas sans faire état de cette formule si souvent répandue à propos de l'exercice du mot d'esprit : sens dans le non-sens, comme l'ont dit depuis longtemps les auteurs,

par une sorte de formule qui fait en quelque sorte état des deux faces apparentes du plaisir : la façon dont il frappe d'abord par le non-sens, dont d'autre part il nous attache et nous récompense par l'apparition de je ne sais quel sens secret, d'ailleurs toujours tellement difficile à définir, si nous partons de cette perspective dans ce non-sens même, ou bien / passage frayé par un non-sens qui à cet instant nous étourdit, nous sidère.

Ceci est plus près peut-être du mécanisme, et Freud assurément est aussi beaucoup plus près de lui concéder plus de propriétés. C'est à savoir que le non-sens a le rôle là un instant, de nous leurrer assez longtemps pour qu'un sens inaperçu jusque là, ou d'ailleurs très vite aussi, passé, fugitif, un sens en éclair, de la même nature que la sidération qui nous a un instant retenue sur le non-sens, nous frappe à travers cette saisie du mot d'esprit.

En fait si l'on regarde les choses de plus près, on voit que Freud va jusqu'à répudier ce terme de non-sens, et c'est là aussi que je voudrais que nous nous arrêtions aujourd'hui, car aussi bien c'est bien le propre de ces approximations qui permettent précisément d'éviter le dernier terme, le dernier ressort du mécanisme en jeu, que de s'arrêter à des formules qui sans aucun doute ont leur apparence, leur séduction psychologique, mais qui ne sont pas à proprement parler celles qui conviennent.

Je vais vous proposer de partir de quelque chose qui ne sera non pas un recours à l'enfant dont sans aucun doute nous savons en effet qu'il peut prendre quelque plaisir à ces jeux verbaux, et qu'on peut se référer en effet à quelque chose de cet ordre pour donner sens et poids à une sorte de psycho-génèse du mécanisme de l'esprit, mais dont après tout si vous y pensez autrement que par une espèce de satisfaction, d'une routine qui est établie par le fait que se référer à quelque chose comme cette activité ludique primitive, lointaine, à laquelle après tout on peut accorder toutes les grâces, il n'est peut-être pas non plus quelque chose qui doive tellement nous satisfaire puisqu'aussi bien il n'est pas sûr que le plaisir de l'esprit auquel l'enfant ne participe que de très loin, soit quelque chose qui doive être exhaustivement expliqué par un recours à la fantaisie.

Mais je voudrais arriver à quelque chose qui fasse le noeud entre cet usage du signifiant et ce que nous pouvons appeler une satisfaction ou un plaisir. C'est moi ici qui reviendrai à cette référence qui semble élémentaire, que si nous recourons à l'enfant il faut tout de même que nous n'oublions pas que le signifiant au début est fait pour servir à quelque chose, il est fait pour exprimer une demande.

Arrêtons-nous donc un instant au ressort de la demande.

C'est de quelque chose d'un besoin qui passe au moyen du signifiant qui est adressé à l'autre. Déjà la dernière fois je vous ai fait remarquer que cette référence méritait que nous essayions d'en sonder les temps.

Les temps en sont si peu sondés que j'y ai fait allusion quelque part dans l'un de mes articles. Un personnage éminemment représentatif de la hiérarchie psychanalytique a fait tout un article d'une douzaine de pages environ, pour s'émerveiller des vertus de ce qu'il appelle le "wording", mot qui en anglais correspond à ce que plus maladroitement en français, nous appelons "passage au verbal", ou "verbalisation". Il est évidemment plus élégant en anglais qu'il ne l'est en français. Il s'émerveille qu'une patiente singulièrement braquée par une intervention qu'il avait faite en lui disant quelque chose qui voulait dire à peu près : vous avez de singulières, ou même de fortes, ce qui en anglais a eu plus un accent plus insistant encore qu'en français, en ait été littéralement bouleversée comme d'une accusation, comme d'une dénonciation, alors que quand il avait repris le même terme quelques moments plus tard en se servant de "N; ^{Need}...", c'est-à-dire besoin, il avait trouvé quelqu'un de tout docile à accepter son interprétation.

Le caractère de montagne qui est donné par l'auteur en question à cette découverte, nous montre bien à quel point l'art du "wording" est encore à l'intérieur de l'analyse,

ou du moins d'un certain cercle de l'analyse, à l'état primitif. Car à la vérité tout est là : la demande est quelque chose qui par soi-même est si relative à l'autre, que le fait que ce soit l'autre qui l'accuse, il se trouve tout de suite en posture d'accuser le sujet lui-même, de le repousser, alors qu'en évoquant le besoin il authentifie ce besoin, il l'assume, il l'homologue, il l'amène à lui, il commence déjà à le reconnaître, ce qui est une satisfaction essentielle.

Le mécanisme de la demande naturellement est le fait que l'autre par nature s'y oppose, ou encore qu'on pourrait dire que la demande par nature exige qu'on s'y oppose, pour être soutenue comme demande, est liée justement à l'introduction dans la communication du langage, est illustrée à chaque instant par le mode sous lequel l'autre accède à la demande.

Réfléchissons bien. C'est dans la mesure où la dimension du langage vient là pour être remodelée, mais aussi pour verser dans le complexe signifiant à l'infini, le système des besoins, que la demande est essentiellement quelque chose de sa nature qui se pose comme pouvant être exorbitante. Ce n'est pas pour rien que les enfants demandent la lune. Ils demandent la lune parce qu'il est de la nature d'un besoin qui s'exprime par l'intermédiaire du système signifiant, de demander la lune ; aussi bien d'ailleurs que nous n'hésitons pas à la leur promettre ; aussi bien d'ail-

leurs sommes-nous tout près de l'avoir.!

Enfin de compte nous ne l'avons pas encore la lune, et ce qui est essentiel c'est tout de même de s'apercevoir de ceci, de le mettre en relief : après tout dans cette demande de satisfaction d'un besoin, qu'est-ce qui se passe purement et simplement ? Nous répondons à la demande, nous donnons à notre prochain ce qu'il nous demande. Par quel trou de souris faut-il qu'il passe ? Par quelle réduction de ses prétentions faut-il qu'il se réduise lui-même pour que la demande soit enterrinée ?

C'est ce que met suffisamment en valeur le phénomène du besoin quand il apparaît nu. Je dirais même que pour y accéder en tant que besoin, il faut que nous nous référions au-delà du sujet à je ne sais quel autre (qui s'appelle le Christ qui s'identifie au pauvre, pour ceux qui pratiquent la charité chrétienne); mais même pour les autres, pour l'homme du désir, pour le Don Juan de Molière, il donne bien entendu au mendiant ce qu'il lui demande, et ce n'est pas pour rien qu'il ajoute "pour l'amour de l'humanité". C'est à un autre au-delà de celui qui est en face de vous en fin de compte, que la réponse à la demande, l'accord de la demande est déferé, et l'histoire qui est une des histoires sur lesquelles Freud fait pivoter son analyse du mot d'esprit, l'histoire dite du saumon mayonnaise, est la plus belle histoire qui en donne ici l'illustration.

129

Un personnage s'indigne, après avoir à un quémandeur donné quelque argent dont il a besoin pour faire face à je ne sais quelles dettes, à ses échéances, de le voir donner à l'objet de la générosité, un emploi que celui qui répond en quelque sorte déjà à quelque autre esprit limité: C'est une véritable histoire drôle, quand le retrouvant le lendemain dans un restaurant en train de s'offrir, ce qui est considéré comme le signe de la dépense somptuaire, du saumon à la mayonnaise, avec ce petit accent viennois que peut donner le ton de l'histoire. Il lui dit: "comment, est-ce pour cela que je t'ai donné de l'argent ? Pour t'offrir du saumon-mayonnaise !" A quoi l'autre alors entre dans le mot d'esprit et répond: "Mais alors je ne comprends pas: quand je n'ai pas d'argent je ne peux pas avoir de saumon mayonnaise, quand j'en ai je ne peux pas non plus en prendre ! Quand donc mangerai-je du saumon mayonnaise ?"

Toute espèce d'exemple du mot d'esprit est encore plus significatif par le domaine même où il se déplace, est encore plus significatif par sa particularité qui semble être la quelque chose de spécial dans l'histoire qui ne peut pas être généralisé. C'est par cette particularité que nous arrivons au plus vif ressort du domaine auquel nous nous plaçons, et la pertinence de cette histoire n'est pas moindre que celle de n'importe quelle autre histoire qui toujours nous met au coeur même du problème, au rapport entre

le signifiant et le désir, et au fait que le désir ait profondément changé d'accent, subverti, rendu ambigu lui-même par son passage par les voies de signifiant.

Entendons bien ce que tout cela veut dire. C'est toujours au nom d'un certain registre qui fait intervenir l'autre au-delà de celui qui demande, que toute satisfaction est accordée, et ceci précisément pervertit profondément le système de la demande et de la réponse à la demande.

Vêtir ceux qui sont nus, nourrir ceux qui ont faim, visiter les malades. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les sept, huit ou neuf œuvres de miséricorde, il est assez frappant dans leurs termes mêmes que vêtir ceux qui sont nus, on pourrait dire si la demande était quelque chose qui devait être soutenu dans sa pointe directe, pourquoi pas habiller, je veux dire chez Christian Dior, ceux ou celles qui sont nus ? Cela arrive de temps en temps, mais en général c'est qu'on a commencé par les déshabiller soi-même.

De même nourrir ceux qui ont faim. Pourquoi pas leur "saouler la gueule" ? Ça ne se fait pas, ça leur ferait mal, ils ont l'habitude de la sobriété, il ne faut pas les déranger.

Quant à visiter les malades, je rappellerai le mot de Sacha Guitry : "faire une visite fait toujours plaisir, si ce n'est pas quand on arrive, c'est au moins quand on s'en va !"

131

Le rapport de thématique de la demande est au coeur de ce qui fait aujourd'hui notre propos. Essayons donc de schématiser de qui se passe dans ce temps d'arrêt qui en quelque sorte décale par une sorte de voie singulière en baïonnette si on peut s'exprimer ainsi, la communication de la demande à son accès.

Ce n'est donc pas à quelque chose d'autre que mythique, mais quelque chose de profondément vrai, que je vous prie de vous reporter pour faire usage de ce petit schéma, et de la façon suivante :

Supposons la chose tout de même qui doit bien exister quelque part, ne serait-ce que dans notre schéma, une demande qui passe car en fin de compte tout est là. Si Freud a introduit une nouvelle dimension dans notre considération de l'homme, c'est que je ne dirais pas que quelque chose passe quand même, mais que ce quelque chose qui est destiné à passer, le désir qui devrait passer, laisse quelque part, non seulement des traces, mais un circuit insistant.

Partons donc sur le schéma de quelque chose qui représenterait la demande qui passe. Mettons-nous, puisqu'enfance il y a, nous pouvons très bien y faire se réfugier la demande qui passe. Cet enfant qui articule quelque chose dont il n'est encore pour lui qu'articulation incertaine, mais articulation à laquelle il prend plaisir, à laquelle se réfère Freud. Il dirige sa demande. Disons qu'elle part -

heureusement elle n'est pas encore entrée en jeu - quelque chose se dessine qui part de ce point que nous appellerons delta ou grand D, demande, et ceci.

Qu'est-ce que cela nous décrit ? Cela nous décrit la fonction du besoin ; quelque chose s'exprime qui part du sujet et qui termine la ligne de son besoin. C'est précisément ce qui termine la courbe de ce que nous avons isolé ici comme le discours, et ceci est fait à l'aide de la mobilisation de quelque chose qui est préexistant. Je n'ai pas inventé la ligne du discours, la mise en jeu du stock très réduit à ce moment, du stock du signifiant, pour autant que corrélativement il articule quelque chose.

Voyez les choses. Si vous voulez monter ensemble sur les deux plans de l'intention si confuse que vous la supposez, [le jeune sujet] en tant qu'il dirige l'appel, [le signifiant] si désordonné aussi que vous puissiez en supposer l'usage, pour autant qu'il est mobilisé dans cet effort, dans cet appel qu'il progresse en même temps, et qu'à quelque chose a un sens d'accroissement que je vous ai déjà marqué, l'utilité pour comprendre l'effet rétroactif de la phrase qui se boucle jusqu'à la fin du deuxième temps. Remarquez que ces deux lignes ne se sont pas encore entrecroisées, en d'autres termes que celui qui dit quelque chose, dit à la fois plus et moins que ce qu'il doit dire. La référence ici au caractère tâtonnant du premier usage de la langue

quel
schéma
Graphie
à 3-
d'après

de l'enfant trouve son plein emploi.

Si en d'autres termes progresse parallèlement sur les deux lignes lâchement de ce quelque chose qui là s'appellera la demande, c'est ^{quand} même à la fin du second temps que le signifiant se bouclera sur quelque chose qui ici achève d'une façon aussi approximative que vous le voudrez, le sens de la demande, ce qui constitue le message, le quelque chose que l'autre, disons la mère pour de temps en temps admettre l'existence de bonnes mères, évoque à proprement parler, qui coexiste avec l'achèvement du message.

L'un et l'autre se déterminent en même temps, l'un comme message, l'autre comme autre, et dans un troisième temps, de cette double courbe, nous verrons quelque chose qui ici s'achève, et aussi ici quelque chose dont nous allons au moins à titre hypothétique indiquer comment nous pouvons les nommer, les situer dans cette structuration de la demande qui est celle que nous essayons de mettre tout à fait à la base, au fondement de l'exercice premier du signifiant dans l'expression du désir.

Je vous demanderais, au moins provisoirement, d'admettre comme la référence la plus utile pour ce que nous allons essayer de développer ultérieurement, d'admettre dans le troisième temps ce cas idéal où la demande en quelque sorte rencontre exactement ce qui la prolonge, à savoir l'autre qui la reprend à propos de son message.

Je crois que ce que nous devons ici considérer, c'est quelque chose qui ne peut pas exactement se confondre ici avec la satisfaction, car il y a dans l'intervention, dans l'exercice même de tout signifiant à propos de la manifestation du besoin, ce quelque chose qui le transforme et qui déjà lui apporte de par l'appoint du signifiant, ce minimum de transformations, de métaphores pour tout dire, qui fait que ce qui est signifié est quelque chose d'au-delà du besoin brut de remodeler par l'usage du signifiant.

C'est ici pour tout dire que commence à s'exercer, à intervenir, à entrer dans la création du signifié, quelque chose qui n'est pas pure et simple traduction du besoin, mais de reprise, de réassomption, de remodelage du besoin, de création d'un désir qui est autre que le besoin, qui est un ^{désir} plus ~~un~~ signifiant. Comme le disait Lénine : le socialisme est quelque chose qui probablement est très sympathique, mais la communauté parfaite a en plus l'électrification.

Ici il y a en plus le signifiant dans l'expression du besoin. Et de l'autre côté ici, dans le troisième temps, il y a assurément quelque chose qui correspond à cette apparition miraculeuse. Nous l'avons supposée miraculeuse, pleinement satisfaisante de la satisfaction par l'autre de quelque chose, ce quelque chose qui est là créé. C'est ce quelque chose qui ici normalement aboutit à ce que Freud

X nous présente comme le plaisir de l'exercice du signifiant, pour tout dire l'exercice de la chaîne signifiante comme tel, dans ce cas idéal de réussite dans le cas où l'autre vient ici dans le prolongement même de l'exercice du signifiant. Ce qui prolonge l'effort du signifiant comme tel; c'est cette résolution ici en un plaisir propre, authentique, le plaisir de cet usage du signifiant. Vous le voyez sur quelques lignes limites.

Je vous prie un instant d'admettre à titre d'hypothèse à proprement parler l'hypothèse qui restera sous-jacente à tout ce que nous allons essayer de concevoir comme ce qui se produit dans les cas communs, dans les cas d'exercice réel du signifiant. Pour l'usage de la demande c'est quelque chose qui sera sous-tendu par cette référence primitive à ce que nous pourrions appeler le plein succès, ou le premier succès, ou le succès mythique, ou la forme archaïque primordiale de l'exercice du signifiant.

Ce passage plein, ce passage avec succès de la demande comme telle dans le réel, pour autant qu'il crée en même temps le message et l'autre, aboutit à ce remaniement du signifié d'une part, qui est introduit par l'usage du signifiant comme tel, et d'autre part prolonge directement l'exercice du signifiant dans un plaisir authentique. L'un et l'autre se balancent, il y a d'une part cet exercice que nous retrouvons en effet avec Freud tout à fait à l'origine

126

du jeu verbal comme tel, qui est un plaisir original toujours prêt à surgir. Et bien entendu combien toujours partout ce que nous allons voir maintenant de ce qui se passe pour s'y opposer, combien masquée est d'autre part cette nouveauté qui apparaît non pas simplement dans la réponse à la demande, mais dans le fait que ^{dans} la demande verbale elle-même apparaît ce quelque chose d'original qui complexifie, qui transforme le besoin, qui le met sur le plan de ce que nous appellerons à partir de là le désir, le désir étant ce quelque chose qui est défini par un décalage essentiel par rapport à tout ce qui est de l'ordre purement et simplement de la direction imaginaire du besoin, qui est ce quelque chose qui l'introduit par soi-même dans un ordre autre, dans l'ordre symbolique avec tout ce qu'il peut apporter ici de perturbation.]

Pour tout dire nous voyons ici surgir à propos de ce mythe premier auquel je vous prie de vous référer, parce qu'il faut que nous y appuyions là-dessus dans toute la suite, faute de rendre incompréhensible, tout ce qui nous sera par Freud articulé à propos du mécanisme propre du plaisir du mot d'esprit. Je souligne que cette nouveauté qui apparaît dans le signifié par l'introduction du signifiant c'est ce quelque chose que nous retrouvons partout comme une dimension essentielle accentuée par Freud à tous les détours, dans ce qui était manifestation de l'inconscient.

Freud nous dit parfois que quelque chose nous apparaît au niveau des formations de l'inconscient, qui s'appelle surprise. C'est quelque chose qu'il convient de prendre, non pas comme un accident de cette découverte, mais comme une dimension essentielle de son essence. Il y a quelque chose d'originale, le phénomène de la surprise, qu'il se produise à l'intérieur d'une formation de l'inconscient pour autant qu'en elle-même elle choque le sujet par son caractère surprenant, mais aussi bien si au moment où pour le sujet vous en faites le dévoilement, vous proposez chez lui ce sentiment de la surprise, Freud l'indique dans toutes sortes de points, soit dans l'analyse des rêves, soit dans la psycho-pathologie de la vie quotidienne, soit encore et à tout instant dans la texture du mot d'esprit.

Cette dimension de la surprise est elle-même consubstantielle à ce ^{qu'il} en est du désir, pour autant qu'il est passé au niveau de l'inconscient. Cette dimension, c'est ce que le désir emporte avec lui d'une condition d'émergence qui lui est propre en tant que désir, est proprement celle par laquelle il est même susceptible d'entrer dans l'inconscient, car tout désir n'est pas susceptible d'entrer dans l'inconscient. Seuls entrent dans l'inconscient ces désirs qui pour avoir été symbolisés, peuvent en entrant dans l'inconscient, conserver sous leur forme symbolique, sous la forme de cette trace indestructible dont Freud reprend encore l'ex-

ple dans le Witz, des desirs qui ne s'usent pas, qui n'ont pas le caractère d'impermanence propre à toute insatisfaction, mais qui au contraire sont supportées par cette structure symbolique qui les maintient à un certain niveau de circulation du signifiant, celui que je vous ai désigné comme devant être dans ce schéma situé dans ce circuit entre le message et l'autre, c'est-à-dire occupant une fonction, une place qui, selon les cas, selon les incidences où il se produit, fait que ce sont par les mêmes voies que nous devons concevoir le circuit tournant de l'inconscient en tant qu'il est là toujours prêt à reparaître.

C'est dans l'action de la métaphore, en tant que c'est pour autant qu'à certains circuits originaux vient de frapper dans le circuit courant, banal, reçu de la métonymie, que se produit le surgissement du sens nouveau, en tant enfin que dans le trait d'esprit c'est à ciel ouvert que se produit cette païllerenvoyée entre message et autre, qui va produire l'effet original du trait d'esprit.

Rentrons maintenant dans plus de détails pour essayer de le saisir et de le concevoir.

Si nous ne sommes plus à ce niveau primordial, à ce niveau mythique de première instauration dans sa force propre de la demande, comment les choses se font-elles ?

Reportons-nous à ce thème absolument fondamental tout au long des histoires de traits d'esprit ; on ne voit que

cela, on ne voit que des quémandeurs à qui on accorde des choses, soit qu'on leur accorde ce qu'ils ne demandent pas, soit que leur ayant accordé ce qu'ils demandent, ils en fassent un autre usage, soit qu'ils se comportent vis-à-vis de celui qui le leur a accordé, avec une toute spéciale insolence, reproduisant si l'on peut dire dans le rapport du demandeur au sollicité, cette dimension bénie de l'ingratitude. Sinon il serait vraiment insupportable d'accéder à aucune demande, car observez comme nous l'a fait remarquer avec beaucoup de pertinence notre ami Mannoni dans un excellent ouvrage, que le mécanisme normal de la demande à laquelle on accède est de provoquer des demandes toujours renouvelées, car en fin de compte qu'est-ce que c'est que cette demande, pour autant qu'elle rencontre son auditeur, l'oreille à laquelle ^{elle} est destinée ?

Ici faisons un petit peu d'étymologie, quoique ce ne soit pas dans l'usage du signifiant que réside forcément la dimension essentielle à laquelle on doit se référer. Un peu d'étymologie est pourtant bien là pour nous éclairer.

Cette demande ni marquée des thèmes de l'exigence dans la pratique concrète, dans l'usage, dans l'emploi du terme, et plus encore en anglo-saxon qu'en d'autres langues, mais aussi bien dans d'autres langues, originairement c'est demandare, c'est se confier, c'est sur le plan d'une communauté de registre et de langage d'une prise de tout soi, de

tous ses besoins à un autre. Le matériel signifiant de la demande est emprunté sans doute pour prendre un autre ac-
cent qui lui est tout spécialement imposé par l'exercice
effectif de la demande.

Mais ici le fait de l'origine des matériaux employés
métaphoriquement, vous le voyez par le progrès de la lan-
gue, est bien pour nous instruire de ce dont il s'agit
dans ce fameux complexe de dépendance que j'évoquais tout
à l'heure avec, selon les termes de Mannoni, en effet quand
celui qui demande peut penser qu'effectivement l'autre a
vraiment ^{réagi} accepté à une de ses demandes, il n'y a en effet
plus de limite : il peut, il doit, il est normal qu'il lui
confie tous ses besoins. Tout ce que j'évoquais à l'instant
des bienfaits de l'ingratitude, met un terme aux choses,
met un terme à ce qui ne saurait s'arrêter.

Mais aussi bien le quémandeur n'a pas l'habitude de
par l'expérience, de présenter ainsi sa demande toute nue ;
la demande n'a rien de confiant, il sait trop bien à quoi
il a affaire dans l'esprit de l'autre, et c'est en cela
qu'il déguise sa demande. C'est-à-dire qu'il demande quel-
que chose dont il a besoin au nom d'autre chose dont il
a quelquefois besoin aussi, mais qui sera plus facilement
admis comme prétexte à la demande ; au besoin cette autre
chose, s'il ne l'a pas il l'inventera purement et simple-
ment, et surtout il tiendra compte dans la formulation de

sa demande, de ce qui est le système de l'autre, celui auquel je faisais allusion tout à l'heure. Il s'adressera d'une certaine façon à la dame d'œuvre, d'une autre façon au banquier, tous personnages qui se profilent d'une façon si amusante ; d'une autre façon au marieur, d'une autre façon à ceux-ci ou à ceux-là, c'est-à-dire que non seulement son désir sera pris et remanié dans le système du signifiant, mais dans le système du signifiant tel qu'il est instauré, institué dans l'autre, c'est-à-dire selon le code de l'autre, et simplement sa demande commencera à se formuler à partir de l'autre pour d'abord se réfléchir sur ce quelque chose qui depuis longtemps est passé à l'état actif dans son discours, sur le jeu ici et là qui profère la demande pour la réfléchir sur l'autre, et aller par ce circuit s'achever en message.

Qu'est-ce à dire ? Ceci c'est l'appel, l'intention, c'est le circuit du besoin secondaire dont vous voyez qu'il n'y a pas tellement besoin encore de lui donner trop l'accent de la raison, sinon celui du contrôle, contrôle par le système de l'autre qui bien entendu implique déjà toutes sortes de facteurs que nous sommes uniquement pour l'occasion fondés à qualifier de rationnels. Disons que s'il est rationnel d'en tenir compte, il n'est pas pour autant impliqué dans leur structure qu'ils soient effectivement rationnels.

du 3^e de la division de police
(avec...)

- 25 -

V

que se passe-t-il sur la chaîne du signifiant selon
ces trois temps que nous voyons ici se décrire ? C'est quel-
que chose qui de nouveau mobilise tout l'appareil, toute
la disposition, tout le matériel pour arriver ici d'abord
à quelque chose, mais à quelque chose qui ne passe pas d'en-
blée vers l'autre, qui vient ici se réfléchir à ce quel-
que chose qui au deuxième temps^a correspondu à l'appel à
l'autre, c'est-à-dire à cet objet pour autant qu'il est l'ob-
jet admissible par l'autre, qu'il est l'objet de ce que
veut bien désirer l'autre, qu'il est l'objet métonymique,
et c'est d'en réfléchir sur cet objet, venir au troisième
temps converger vers le message, que nous nous trouvons donc
ici, non pas dans cet heureux état de satisfaction que nous
ayions obtenu au bout des trois temps de la première mythi-
que représentation de la demande et de son succès avec sa
nouveau surprenante, et son plaisir par lui-même satisfai-
sant. Nous nous trouvons arrêtés sur un message qui porte
en lui-même ce caractère d'ambiguïté d'être la rencontre 1
d'une formulation aliénée dès son départ, en tant qu'elle
part de l'autre, et de ce côté va aboutir à quelque chose
qui est en quelque sorte désir de l'autre en tant que c'est
de l'autre lui-même qu'a été évoqué l'appel, et d'autre 2
part dans son appareil signifiant même d'introduire toutes
sortes d'éléments conventionnels qui sont à proprement par-
ler ce que nous appellerons le caractère de communauté, ou

l'objet de ce que
veut bien désirer
l'autre, qu'il est
l'objet métonymique,
et c'est d'en réfléchir
sur cet objet, venir
au troisième temps

de déplacement à proprement parler des objets, pour autant que les objets sont profondément remaniés par le monde de l'autre. Et nous avons vu que le discours entre ces deux points d'aboutissement de la flèche au troisième temps, est quelque chose de si frappant que c'est cela même qui peut aboutir à ce que nous appelons lapsus, trébuchement de paroles par les deux voies.

Il n'est pas certain que ce soit une signification univoque qui soit formée, elle est tellement peu univoque que le caractère fondamental de maladresse et de méconnaissance du langage, en est une dimension essentielle.

C'est sur l'ambiguïté de cette formation de message, que va travailler le mot d'esprit ; c'est à partir de ce point à des titres divers, que peut être formé le mot d'esprit. Je ne tracerai pas aujourd'hui encore la diversité des formes sous lesquelles ce message peut être repris tel qu'il est constitué sous sa forme ambiguë essentielle, sous sa forme ambiguë quant à la structure pour suivre un traitement qui a, selon ce que nous a dit Freud, le but de restauration finalement le cheminement idéal qui doit aboutir à la surprise d'une nouveauté d'une part, et au plaisir du jeu du signifiant d'autre part. C'est l'objet du mot d'esprit.

L'objet du mot d'esprit est de nous réévoquer cette dimension par laquelle le désir sinon rattrape, du moins indique tout ce qu'il a perdu en cours de route dans ce che-

min, à savoir ce qu'il a laissé au niveau de la chaîne métonymique d'une part, de déchets, et d'autre part ce qu'il ne réalise pas pleinement au niveau de la métaphore, si nous appelons métaphore naturelle ce qui s'est passé tout à l'heure dans cette pure et simple, idéale transition du désir en tant qu'il se forme dans le sujet vers l'autre qui le reprend et qui y accède.

Nous nous trouvons ici à un stade plus évolué, au stade où déjà sont intervenues dans la psychologie du sujet ces deux choses qui s'appellent le je d'une part, et d'autre part l'objet profondément transformé qu'est l'objet métonymique. Nous nous trouvons devant la métaphore, non pas naturelle, mais l'exercice courant de la métaphore, qu'elle réussisse ou qu'elle échoue, dans cette ambiguïté du message dont il s'agit ou non maintenant de faire un sort dans les conditions qui restent à l'état naturel. Nous avons toute une partie de ce désir qui va continuer de circuler sous la forme de déchets du signifiant dans l'inconscient. Dans le cas du trait d'esprit, par une sorte de forçage, d'ombre heureuse de succès étonnants et purement véhiculés par le signifiant, de reflets de la satisfaction ancienne, quelque chose va passer qui a très exactement pour effet de reproduire ce plaisir premier de la demande satisfaite, en même temps qu'elle accède à une nouveauté originale. C'est ce quelque chose que le trait d'esprit, de par son essence,

ph. n. de
haut de l'âme

réalise, et réalise comment ?

Qu'avons-nous vu jusqu'ici ? Nous avons dit en somme que ce dont il s'agit pour cela, c'est que ce schéma peut nous servir à apercevoir ce quelque chose qui est l'achèvement de la courbe première de cette chaîne signifiante, et qui est aussi quelque chose qui prolonge ce qui passe du besoin intentionnel dans le discours. Comment cela ? Par le trait d'esprit. Mais comment le trait d'esprit va-t-il venir au jour ?

Ici nous retrouvons les dimensions du sens et du non-sens, mais je crois que nous devons les serrer de plus près.

Si quelque chose a été visé de ce que je vous ai la dernière fois donné comme indication de la fonction métonymique, c'est à proprement parler ce qui dans le déroulement simple de la chaîne signifiante, se produit d'égalisation, de nivellement, d'équivalence, donc d'autant d'effacements qu'une réduction du sens.

Ce n'est pas dire que ce soit le non-sens, c'est quelque chose qui du seul fait que j'avais pris la référence marxiste, que nous mettons en fonction deux objets de besoin, de façon telle que l'un devienne la mesure de la valeur de l'autre, efface de lui ce qui est précisément l'ordre du besoin, et de ce fait l'introduit dans l'ordre de la valeur, du point de vue du sens et par une espèce de néologisme qui présente aussi bien une ambiguïté, peut

être appelé le dé-sens. Appelons-le aujourd'hui simplement le peu de sens, et aussi bien verrez-vous, une fois que vous aurez cette clef, la signification de la chaîne métonymique de ce peu de sens.

C'est là très précisément ce sur quoi la plupart des mots d'esprit jouent. Il convient que le mot d'esprit mette en valeur, fasse sortir le caractère non pas de non-sens, nous ne sommes pas dans le mot d'esprit de ces âmes nobles qui tout de suite après le grand désert de laquelle nous aurons révélé les grands mystères de l'absurdité générale, le discours de la belle âme, s'il n'a pas réussi à anoblir nos sentiments, a récemment nobli sa dignité d'écrivain. Mais pour autant ce discours sur le non-sens n'en est pas moins le discours le plus vain que nous ayons jamais pu entendre. Il n'y a absolument pas jeu du non-sens, mais chaque fois que l'équivoque est introduite, qu'il s'agisse de l'histoire du veau, de ce veau sur lequel moi-même je m'amusais la dernière fois à en faire presque la réponse de Henri René disons que ce veau après tout ne vaut guère à la date à laquelle on en parle, et aussi bien tout ce que vous pourrez ^{trouver} dans les jeux de mots, plus spécialement ceux qu'on appelle les jeux de mots de la pensée, consiste à jouer sur cette minceur des mots à soutenir un sens plein.

C'est ce peu de sens qui comme tel est repris, et par
où quelque chose passe qui réduit à sa portée ce message

en tant qu'il est à la fois réussite, échec, mais forme
nécessaire de toute formulation de la demande, et qui vient
X interroger l'autre à propos de ce peu de sens ici, et la
dimension de l'autre essentielle.

Ce pourquoi Freud s'arrête comme à quelque chose de
tout à fait primordial, à la nature même du mot d'esprit,
du trait d'esprit, c'est qu'il n'y a pas de trait d'esprit
solitaire, le trait d'esprit est solidaire de quelque cho-
se, quoique nous l'ayions nous-même forgé, inventé, si tant
est que nous inventions le trait d'esprit et que ce ne soit
pas lui qui nous invente. Nous éprouvons le besoin de le
proposer à l'autre, c'est l'autre qui est chargé de l'au-
thentifier.

Quel est cet autre ? Pourquoi cet autre ? Quel est
ce besoin de l'autre ?

Je ne sais pas si aujourd'hui nous aurons assez de temps
pour le définir, pour lui donner sa structure et ses limi-
tes, mais nous dirons simplement ceci au point où nous en
sommes : que ce qui est communiqué dans le trait d'esprit
à l'autre, c'est ce qui joue essentiellement d'une façon
déjà singulièrement rusée et dont il convient de soutenir
devant nos yeux le caractère dont il s'agit. Ce dont il
s'agit toujours, c'est non pas de provoquer cette invoca-
tion pathétique de je ne sais quelle absurdité fonda-
mentale à laquelle je faisais allusion tout à l'heure en ne

référant à l'oeuvre de l'une des grandes têtes molles de cette époque ; c'est ceci qu'il s'agit de suggérer : c'est cette dimension du peu de sens en interrogeant en quelque sorte la valeur comme telle, en la sommant si on peut dire de réaliser sa dimension de valeur, en la sommant de se dévoiler comme vraie valeur, ce qui est, remarquez-le bien, une ruse du langage, car plus elle se dévoillera comme vraie valeur, plus elle se dévoillera comme étant supportée par ce que j'appelle le peu de sens. Elle ne peut répondre que dans le sens du peu de sens, et c'est là qu'est la nature du message propre du trait d'esprit, c'est-à-dire ce en quoi ici au niveau du message je reprends avec l'autre ce chemin interrompu de la métonymie, et je lui porte cette interrogation : qu'est-ce que tout cela veut dire ?

Le trait d'esprit ne s'achève qu'au-delà de ceci, c'est-à-dire pour autant que l'autre accuse le coup, répond au trait d'esprit, l'authentifie comme trait d'esprit, c'est-à-dire perçoit ce que dans ce véhicule comme tel de la question sur le peu de sens, ce qu'il y a là de demande de sens, c'est-à-dire l'évocation d'un sens au-delà de ce quelque chose qui est inachevé, qui dans tout cela est resté en route, marqué par le signe de l'autre marquant surtout de sa profonde ambiguïté toute formulation de désir, le liant comme tel, et à proprement parler aux nécessités et aux ambiguïtés du signifiant comme tel, à l'homonymie

à proprement parler, entendez à l'homophonie. C'est pour autant que l'autre répond à cela, c'est-à-dire sur le circuit supérieur, celui qui va de A au message, authentifie quoi ?

Ce qu'il y a là-dedans dirons-nous de non-sens, Là aussi j'insiste. Je ne crois pas qu'il faille maintenir ce terme de non-sens qui n'a de sens que dans la perspective de la raison de la critique, c'est-à-dire que ceci précisément dans ce circuit est évité.

Je vous propose la formule du pas-de-sens ; du pas-de-sens comme on dit le pas-de-vis, le pas-le-quatre, le pas-de-suze, le Pas-de-Calais. Ce pas-de-sens est à proprement parler ce qui est réalisé dans la métaphore, car dans la métaphore c'est l'intention du sujet, c'est le besoin du sujet qui au-delà de l'usage générique, au-delà de ce qui se trouve dans la commune mesure, dans les valeurs requies à se satisfaire, introduit justement ce pas-de-sens, ce quelque chose qui, représentant un élément à la place où il est, en lui substituant un autre, je dirais presque n'importe lequel, introduit cet au-delà toujours du besoin par rapport à tout désir formulé qui est à l'origine de la métaphore.

Qu'est-ce que fait là le trait d'esprit ? Il n'indique rien de plus que la dimension même, le pas comme tel à proprement parler, le pas si je puis dire dans sa forme, le

pas vidé de toute espèce de besoin qui ici exprimerait tout de même ce qui, dans le trait d'esprit, peut manifester ce qui en moi est latent de mon désir, et bien entendu quelque chose qui puisse trouver écho dans l'autre, mais pas forcément.

L'important est que cette dimension du pas-de-sens soit reprise, authentifiée. C'est à cela que correspond un déplacement. Ce n'est pas au-delà de l'objet que se produit la nouveauté en même temps que le pas-de-sens, en même temps que pour les deux sujets. Celui qui parle est celui qui parle à l'autre, qui le lui communique comme trait d'esprit, il a parcouru ce segment de la dimension autonymique, il a fait recevoir le peu de sens comme tel. L'autre a authentifié le pas-de-sens, et le plaisir s'achève pour le sujet. C'est pour autant qu'il est arrivé à surprendre l'autre avec son trait d'esprit, que lui récolte le plaisir qui est bien le même plaisir primitif que le sujet mythique, archaïque, infantile primordial que je vous évoquais tout à l'heure, avait recueilli au premier usage du signifiant.

Je vous laisserai sur cette démarche. J'espère qu'elle ne vous a pas paru trop artificielle, ni trop pédante. Je m'excuse auprès de ceux à qui cette sorte de petit exercice de trapèze donne mal à la tête. Je crois quand même qu'il est nécessaire, non pas que je ne vous crois pas en esprit capables de saisir ces choses, mais je ne pense pas que ce

que j'appelle votre bon-sens soit quelque chose de tellement adultéré par les études médicales, psychologiques, analytiques et autres auxquelles vous vous êtes livrés, que vous ne puissiez me suivre dans ces chemins par de simples allusions. Néanmoins les lois de mon enseignement ne rendent pas non plus hors de saison que nous disjoignons d'une façon quelconque ces étapes, ces temps essentiels du progrès de la subjectivité dans le trait d'esprit.

Subjectivité. C'est là le mot auquel je viens maintenant, car jusqu'à présent, et aujourd'hui encore, en maniant avec vous les chemins du signifiant, quelque chose au milieu de tout cela manque ; manque non pas sans raison, vous le verrez, ce n'est pas pour rien qu'au milieu de tout cela nous ne voyons aujourd'hui apparaître que des sujets quasiment absents, des sortes de supports pour renvoyer la balle du signifiant. Et pourtant quoi de plus essentiel à la dimension du trait d'esprit, que la subjectivité ?

Quand je dis subjectivité, je dis que nulle part n'est saisissable l'objet du trait d'esprit, puisque même ce qu'il désigne au-delà de ce qu'il formule, son caractère d'allusion essentielle, d'allusion interne, est quelque chose qui ici ne fait allusion à rien, si ce n'est à la nécessité du pas-de-sens.

Et pourtant dans cette absence totale d'objet, en fin

de compte quelque chose soutient le trait d'esprit qui est le plus vécu du vécu, le plus assumé de l'assumé, ce quelque chose qui en fait à proprement parler une chose tellement subjective. Comme le dit quelque part Freud, cette conditionnalité subjective essentielle, le mot souverain est là qui surgit entre les lignes. N'est trait d'esprit, dit-il avec ce caractère acéré des formules qu'on ne trouve presque dans aucun auteur littéraire, je n'ai jamais vu cela sous la plume de personne, "n'est trait d'esprit que ce que je reconnais moi-même comme trait d'esprit", et pourtant j'ai besoin de l'autre, car tout son chapitre qui suit celui dont je viens de vous parler aujourd'hui, à savoir du mécanisme du plaisir, et qu'il appelle les motifs de l'esprit, les tendances sociales mises en valeur par l'esprit - on l'a traduit en français par les mobiles. Je n'ai jamais compris pourquoi on traduisait motif par mobile en français - à pour référence essentielle cet autre.

Il n'y a pas de plaisir du trait d'esprit sans cet autre, cet autre aussi en tant que sujet, ces rapports des deux sujets, de celui qu'il appelle la première personne du trait d'esprit, celui qui l'a fait, et celui auquel dit-il, il est absolument nécessaire qu'on le communique, l'ordre de l'autre que ceci suggère, et pour tout dire dès maintenant le fait que cet autre est à proprement parler, et ceci avec des traits caractéristiques qui ne sont saisissables

V

- 36 -

bles nulle part ailleurs avec un tel relief, qu'à ce ni-
beau là, cet autre, soit ici ce que j'appelle l'Autre avec
un grand A.

C'est ce que j'espère vous montrer la prochaine fois.

-i-i-i-i-i-i-